

Usage et force des symboles dans la stratégie de Daesh : l'exemple du drapeau

Sophie de Peyret



L'Institut Thomas More est un think tank libéral-conservateur et indépendant, basé à Bruxelles et Paris. Il est la fois un laboratoire de solutions innovantes, un centre d'expertise et un relais d'influence.

La démarche de l'Institut se fonde sur les valeurs proclamées dans sa Charte : la liberté et la responsabilité, le respect de la dignité de la personne, la subsidiarité, l'économie de marché, les valeurs universelles qui sont l'héritage commun des pays européens.

Paris

8, rue Monsigny
F-75 002 Paris
Tel : +33 (0)1 49 49 03 30

Bruxelles

Avenue Walkiers, 45
B-1160 Bruxelles
Tel : +32 (0)2 374 23 13

www.institut-thomas-more.org
info@institut-thomas-more.org

Usage et force des symboles dans la stratégie de Daesh : l'exemple du drapeau

Sophie de Peyret

Note 32
Mars 2019

Programme

Enjeux internationaux

Le Programme « Enjeux internationaux » décrypte, dans un contexte de fortes tensions internationales et d'accroissement des menaces pour notre continent, les dynamiques géopolitiques actuelles sous l'angle spécifique de la sécurité et de la défense des intérêts vitaux de l'Europe et des Européens.

Sophie de Peyret est diplômée en sciences politiques et s'est d'abord intéressée à l'étude des services de renseignement français. En 2010, elle part vivre au Moyen-Orient et commence à apprendre l'arabe. A son retour en France en 2014, elle poursuit son apprentissage de la langue et s'intéresse à l'Islam comme religion et à l'islam comme civilisation. En 2017, elle est diplômée de l'Institut de Science et Théologie des Religions à l'Institut Catholique de Paris, où elle réalise une étude approfondie sur la symbolique du drapeau de Daesh. Au sein de l'Institut Thomas More, elle anime le programme de travail « Défi de l'Islam en France ».



Sommaire

Introduction	7
Un drapeau comme symbole	9
Appel à l'inconscient collectif	9
Appel à la tradition	10
La guerre des symboles	11
Un drapeau comme programme	13
Un califat au Levant, le modèle abbasside	13
Émigration et communauté unifiée	15
Programme religieux	16
Un drapeau qui piège	20
Une force décuplée	21
Un piège pour tous	22
Un piège inextricable	23
Conclusion	24

Introduction

En octobre 2017, la ville de Raqqa, capitale du califat tombait aux mains des Forces Démocratiques Syriennes, après plusieurs mois de combats et des pertes considérables dans les rangs de Daesh. Pour autant, la chute de ce symbole ne signait pas la fin de l'État Islamique qui, bien que privé de son assise territoriale, était et demeure bien loin d'être à terre : Abu Bakr al-Baghdadi, l'émir autoproclamé est toujours en vie, les combats n'ont pas cessé au Levant, des organisations islamistes satellites poursuivent leurs actions partout dans le monde, jusqu'en Occident où des individus isolés perpètrent régulièrement des attentats au nom du *jihâd*.

En effet, parce qu'il a su se reconstruire sous d'autres formes, Daesh sévit encore. C'est notamment ce que révélait le directeur d'Europol, Rob Wainwright en mai 2017 lorsqu'il déclarait que l'État Islamique s'était doté de son propre système de réseau social pour diffuser sa propagande à des fins de recrutement tout en échappant à la surveillance des autorités. Si les défaites militaires, la perte de son État et de l'aura que lui conférait ce territoire ont temporairement entamé son pouvoir d'attraction, d'autres modes de recrutement non moins efficaces persistent. Parmi eux, la dimension psychologique et l'utilisation massive des images et symboles issus de la tradition musulmane.

L'éventail des symboles repris par Daesh est large mais la rhétorique est immuable : fédérer autour de marqueurs traditionnels pour susciter l'adhésion et se les approprier jusqu'à les faire passer pour des manifestations exclusivement jihadistes. Ici, un soldat de Daesh pointe le ciel de son index, là ce sont les *anashed*, des chants polyphoniques psalmodiés par les combattants, ou encore ce drapeau noir et blanc qui marque les esprits et qui mérite des clefs de lecture.

A l'instar d'une monnaie ou d'un territoire, le drapeau est un des attributs d'un État. Pour cette raison, après l'annonce de la naissance de l'État islamique en octobre 2006 (1), une des premières décisions des dirigeants fut de se doter d'un étendard. Cette mesure est d'autant plus symbolique que le drapeau n'est pas un objet anodin pour les musulmans : tous ont en mémoire les récits des épopées du prophète et des califes puisque, « depuis le commencement du khalifat, les drapeaux, emblèmes essentiellement guerriers, ont été toujours employés ; on continue à les [nouer sur une hampe] quand on va entreprendre une guerre ou faire une expédition. Cela se pratiquait du temps du Prophète et sous les khalifes ses successeurs » (2). Lors de ces expéditions, le porte-étendard est toujours un homme particulier choisi parmi ses pairs. Il s'agit soit de Muhammad lui-même, soit, « quand il ne commande pas [ses guerriers] en personne, il « noue » l'étendard au chef qui va combattre, et ainsi lui communique sa chance heureuse, sa baraka » (3). Ceux qui sont choisis pour le porter accèdent ainsi à un statut d'élu : élu par sa communauté et élu par Dieu.

(1) En 2006, l'« État Islamique en Iraq » est proclamé. L'organisation prendra le nom d'« État Islamique en Iraq et au Levant » en 2013. L'annonce du rétablissement du Califat par Abû Bakr al-Baghdadi remonte quant à lui à 2014.

(2) Ibn Khaldun, *Les Prolégomènes*, Sur les emblèmes de la royauté et les marques distinctives de la souveraineté, Paris, éditions Geuthner, 1936, tome 2, p. 48.

(3) Maurice Gaudet-Demombynes, *Mahomet*, Albin Michel, Paris, 1957 et 1969, page 513.



L'État Islamique développe et justifie l'importance de cet objet dans un long argumentaire qui fait office de texte de référence, publié sous le titre de « Le bien-fondé de la bannière en Islam ». Sous une plume anonyme, l'organisation y défend l'idée que la « bannière est le symbole de l'union dans les engagements et les cœurs. [Les gens] deviennent alors comme un seul corps et le lien entre eux est plus fort que le lien entre frères de même mère » (1).

L'importance du drapeau amène naturellement l'État Islamique à mettre le sien en avant et à le faire apparaître pour la première fois en 2006 dans des communiqués puis en 2007 dans des vidéos. Depuis, il n'est pas avare d'images de son étendard et celles-ci n'ont pas tardé à faire le tour du monde. Par le biais des couvertures de ses publications – *Rumiyah*, *Dabiq*, etc. (2) – ou de ses communiqués, c'est l'organisation elle-même qui nous renseigne sur l'apparence qu'elle lui a choisie en diffusant l'image d'une sorte de drapeau-étalon. Ni volutes, ni arabesques, ni couleurs, ce drapeau est d'une sobriété et d'un dépouillement qui tranchent avec le tumulte que sa vue suscite. Sur fond noir, traditionnellement de forme carrée, il se décompose en deux parties. Dans la partie supérieure, une inscription en caractères blancs affirme en langue arabe l'unicité de Dieu : لَا إِلَهَ إِلَّا اللَّهُ (*lā ilāha illa-llāh*, « il n'y a de dieu qu'Allah »). Dans la partie inférieure un cercle imparfait comprend trois lignes sur chacune desquelles figure un mot arabe, eux aussi inscrits en blanc : le mot الله (*Allah*, Dieu) sur la ligne supérieure, suivi du mot رسول (*rasûl*, prophète) sur la ligne médiane et enfin le prénom محمد (*Muhammad*) sur la ligne inférieure.

Les symboles visuels de l'islam ne manquent pas, de l'étoile au croissant en passant par la couleur verte, ils sont légions. Pourtant, seuls certains d'entre eux figurent sur le drapeau de l'État Islamique (3). Si ceux-là ont été choisis au détriment des autres, c'est donc qu'ils ont une utilité bien précise. Et, ce qui ressemble à première vue à un étendard classique cache en réalité bien d'autres messages.



•

(1) *Le bien-fondé de la bannière en islam*, disponible sur www.ctc.usma.edu/v2/wp-content/uploads/2013/09/A-Religious-Essay-Explaining-the-Significance-of-the-Banner-in-Islam-Original.pdf.

(2) « Establishing the islamic state », *Rumiyah*, n°7, Jumada al Akhira 1438 et « The law of Allah or the law of men », *Dabiq*, n°10, Ramadan 1436.

(3) Malgré la diversité des appellations et les controverses qui en découlent, la terminologie employée dans ce document se limitera aux termes d'État Islamique (EI) et à l'acronyme de Daesh. De la même manière, bien que différents textes tentent d'établir une distinction entre les termes « drapeau », « bannière » et « étendard », ils seront ici utilisés de manière équivalente.

Un drapeau comme symbole

Cet étendard se révèle en effet bien plus riche de sens que ce qu'il ne laisse paraître et fait appel à une large palette de symboles et de traditions fortement ancrés dans l'inconscient collectif des musulmans. De la couleur au graphisme, en passant par les formulations choisies et les symboles adoptés, tout concourt à reprendre des codes bien connus de tous les croyants.

• Appel à l'inconscient collectif

Il s'agit tout d'abord pour l'organisation de s'inscrire dans une logique fédératrice visant à rassembler une communauté autour de symboles familiers. Ceux-ci font appel à l'affectif et aux expériences sensibles que chaque musulman peut éprouver dans sa vie quotidienne.

Dans ce registre, il y a tout d'abord le choix du noir et du blanc qui, en créant le plus fort des contrastes chromatiques, renvoie à l'alternance entre le jour et la nuit. C'est cette même dichotomie qui est d'ailleurs mise en avant dans le Coran lors de l'énoncé des prescriptions relatives au jeûne du Ramadan. « Mangez et buvez jusqu'à ce que se distingue, pour vous, le fil blanc de l'aube du fil noir de la nuit » (II, 187), ordonne Allah. Outre cet aspect, ces deux teintes ont également une forte résonance dans les imaginaires.

Le blanc, évoque la couleur des cheveux des anciens et le turban des savants et des sheikhs. Les uns comme les autres incarnent la sagesse et la connaissance, vertus profondément respectées. C'est également la couleur des vêtements portés par les pèlerins à La Mecque, en signe de pureté.

Mais c'est davantage le noir qui touche le cœur des musulmans. Au-delà de l'image de la nuit, le noir c'est avant tout le sacré de la Pierre noire et de la Kaaba, c'est aussi le prestige des descendants de Muhammad reconnaissables à leur turban noir ou les délicieuses vierges du paradis, les « houris aux grands yeux noirs » (LII, 20). Le noir, c'est surtout la couleur de la dynastie abbasside, rompant avec le blanc du drapeau de leurs prédécesseurs omeyyades.

C'est enfin une couleur qui n'a pas la même valeur pour tous. Pour l'ennemi occidental, le noir effraye en rappelant les ravages commis sous le pavillon pirate, par les hussards de la Révolution ou les Waffen SS. Mais, alors que dans l'Occident chrétien il symbolise le mal, la mort et la perte, il ne revêt pas cet aspect négatif dans la culture arabo-musulmane. « Certes il arrive à l'arabe de dire un "cœur noir" pour désigner un homme méchant, rancunier et implacable. Mais ce genre de symbolisme demeure rare et ressort davantage des contacts de culture avec le monde occidental chrétien qu'il ne découle des anciennes traditions arabo-musulmanes » (1). C'est l'étymologie qui nous renseigne sur cette ambivalence : la racine du mot arabe « أسود - aswad » (SWD / SYD) désigne certes la couleur noire et les notions de noirceur mais elle renvoie également aux concepts d'autorité et de domination (سيادة - siyadat) (2). Ainsi, pour les arabophones, le noir prend une toute autre connotation : s'ils ne sont pas effrayés

(1) Bouhdiba Abdelwahab, « Les Arabes et la couleur », *Cahiers de la Méditerranée*, volume 20, n°1, 1980, pp. 63-77.

(2) Daniel Reig, *Dictionnaire Arabe-Français*, Éditions Larousse, 2008.



comme peuvent l'être les Occidentaux, ils ressentent davantage un sentiment de crainte à l'égard d'une puissance supérieure qui les impressionne, une tutelle à laquelle il faudrait se soumettre. Le poids symbolique du noir est donc pétri d'équivoques et c'est précisément cette double charge sémantique qui émane du drapeau.

• Appel à la tradition

A ces références irrationnelles s'ajoutent celles du monde des idées, puisées dans les récits fondateurs. C'est ainsi que cet étendard fait également appel au socle de leur culture, à ce qui lie les musulmans entre eux. En ce sens, il fait office de véritable livre d'histoire : chaque détail, chaque motif, ramène les musulmans aux pages fondatrices de leur passé commun.

Si le drapeau de Daesh résonne de manière si singulière, c'est principalement parce qu'il est une réplique de celui du prophète. Il est pensé comme devant être de format carré, car, selon la tradition musulmane, c'est à partir du châle de sa femme Aïcha que Muhammad aurait confectionné sa bannière. « Le drapeau du messager d'Allah [...] était noir et carré, fait dans une couverture de laine », rapporte un hadith (1). Cet étendard originel, traditionnellement connu sous le nom de *rayat al 'uqab*, est présent dans l'esprit de tous les musulmans. Et, alors que chaque tribu disposait d'une couleur particulière pour se distinguer, alors que le blanc était la couleur du rassemblement des croyants, c'est sous une bannière noire, aux allures conquérantes et identifiable entre mille, que le prophète menait le *jihâd* offensif. Comme pour le terme *aswad* et ses deux charges sémantiques, le nom donné à cette bannière est lui aussi porteur d'un double écho dans le cœur des arabophones. L'expression *rayat al 'uqab* est le plus souvent traduite par « étendard de l'aigle ». On retrouve ici la force et la rapidité du rapace, capable de fondre sur sa proie et de la mettre en pièces grâce à ses serres puissantes et son bec acéré. Mais découle aussi de la même racine ('QB) le large champ lexical du châtiment (عقوبة - 'uqûbat), de la pénitence (عقاب - 'iqâb) et du pénal (عقابي - 'iqâbi) (2). C'est inconsciemment la notion d'application de la loi divine sous peine de sanction qui transparait de cette racine et qui donne au terme une résonance particulière.

Quant au cercle qui occupe le centre du drapeau, il fait directement référence à ce que la tradition musulmane nomme le Sceau du Prophète et qui remonte aux premiers temps de l'Hégire lorsque Muhammad adressait des missives aux rois 'ajam (non-arabes) de l'époque afin de les convertir. Rapportant les propos d'Anas ibn Malik, un hadith de Bukhari indique que « quand le prophète eut l'intention d'écrire une lettre au souverain des Byzantins, on lui dit que ces gens ne la liraient pas si elle n'était pas cachetée d'un sceau. Alors le prophète se fit faire un anneau d'argent [...] et y fit graver l'expression « Muhammad, messager d'Allah » (3).

Notons qu'en dépit des progrès infographiques et des techniques modernes, l'État Islamique choisit de faire figurer sur le drapeau un cercle au tracé délibérément imparfait comme si rien n'avait changé depuis les premiers temps de l'islam. Ou comme si cette époque était celle qui devait faire référence. « La pire des choses, ce sont les innovations, toute innovation est une hérésie, toute hérésie est une déviance et

(1) *Sunan Abi Dawud*, Livre 15, Drapeaux et bannières, n°115.

(2) Daniel Reig, *Dictionnaire arabe-français*, op. cit.

(3) *Hadith de Bukhari*, volume 4, livre 52, n°189.

toute déviance mène au feu [de l'enfer] » (1). Afin d'éviter de sombrer dans « l'égarement de l'innovation » (2), les symboles des premiers temps de l'islam sont ainsi repris tels quels, sans avoir subi de modifications.

Enfin, cette bannière noire est une référence directe à la fin des temps telle qu'elle est annoncée dans les hadiths. « Des bannières noires viendront du Khorassan, rien ne les fera reculer jusqu'à ce qu'elles soient dressées à Jérusalem », rapporte le traditionniste Tirmidhi (3). Ces signes doivent précéder l'arrivée du Mahdi, le « Bien-Guidé ». « Puis, les porteurs de bannières noires viendront de l'Est et vous tueront d'une manière sans précédent. Quand vous les verrez, faites leur allégeance même si vous devez ramper dans la neige car c'est le calife d'Allah, le Mahdi » (4). Bien que ces hadiths soient considérés comme faibles par de nombreux experts, la tradition musulmane y reste très sensible et associe naturellement le drapeau noir à la fin des temps.

C'est ainsi que la force du symbole l'emporte sur ces contradictions ce qui nous donne une indication sur la catégorie de population que cible ce drapeau. Il ne s'agit pas d'écarter délibérément les élites intellectuelles de la « sphère d'influence » de l'étendard. Néanmoins, son message graphique et simple d'accès n'est sans doute pas prioritairement destiné à convaincre les érudits, capables d'en déceler les faiblesses, mais vise principalement des personnes moins éduquées pour qui l'attachement viscéral aux traditions l'emporte sur la rigueur de l'analyse.

• La guerre des symboles

Ce vaste déploiement de symboles confère à l'État Islamique un avantage considérable dans ce type d'affrontement. En effet, la guerre déclarée au « *dar-al-kufr* » (terre des mécréants) présente toutes les caractéristiques de la guerre asymétrique. Dans un tel conflit, les forces en présence ne partagent « ni le même statut, ni les mêmes moyens, ni les mêmes critères de victoire ou de défaite, ni surtout les mêmes méthodes » (5). La dimension psychologique y joue un rôle majeur et, à défaut de technologie ou d'effectifs comparables, Daesh entend emmener ses adversaires sur le terrain d'une guerre d'images et de symboles et s'emploie alors à rendre visible ce drapeau le plus largement possible afin de promouvoir sa cause et d'user la résistance de l'adversaire.

Bien évidemment, les mises en scène de l'étendard concernent en premier lieu les succès remportés : ici, ce sera un soldat de l'État Islamique qui célèbre la victoire le drapeau à la main (6) et là, ce sera la bannière qui flotte au sommet d'un bâtiment public de Ninive (7), une des villes conquises. Pour montrer la puissance de l'organisation, il est fièrement exposé sur un arsenal d'armes dernier cri (8). Il sera porté par

(1) al-Albâni, *Ahkâm al-Jana'ez*, hadith 294.

(2) al-Nawawi, *Al-arbain an-Nawawiyya, Les 40 hadiths de Nawawi*, n°28.

(3) Jami'at-Tirmidhi, livre 23, n°12

(4) Sunan ibn Majah, livre 36, n°159

(5) François-Bernard Huyghe, « Asymétrie », 29 août 2016, www.huyghe.fr.

(6) « Remaining and expanding », *Dabiq*, n°5, Muharram 1436, p. 14.

(7) « The Flood », *Dabiq*, n°2, Ramadan 1435, p. 40.

(8) « The return of Khilafah », *Dabiq*, n°1, Ramadan 1435, p. 8.



des enfants (1) – notamment dans la publication russe, *Istok* (2) – pour afficher la confiance en l’avenir et la certitude que la relève sera assurée (3) ou érigé sur des cortèges de voitures défilant dans les rues (4) pour indiquer le volume de ses partisans.

Mais l’étendard est également utilisé pour placer symboliquement l’ennemi en position de faiblesse et d’humiliation. Lorsqu’il est brandi derrière des condamnés jugés apostats (5) vêtus de tuniques orange, la référence aux prisonniers de Guantanamo est manifeste. Il s’agit pour l’État Islamique de laver cet affront – ainsi que celui de la prison d’Abu Ghraib – et de venger les brimades infligées par les États-Unis aux musulmans. Il s’agit surtout de s’inscrire dans une logique de symbole contre symbole. L’islam pur de Daesh entend vaincre l’Occident mécréant et faire triompher le drapeau noir et blanc de la société de consommation comme de la chrétienté. Avant même que cet objectif ne soit atteint, il est déjà mis en scène. C’est ainsi qu’en couverture de *Dabiq*, les croix des églises sont remplacées par leur drapeau noir (6) et que l’étendard de l’État Islamique flotte sur la place Saint Pierre de Rome (7).

Le drapeau, utilisé pour affirmer sa force et revendiquer ses succès, devient le pivot d’une guerre psychologique maîtrisée. Si « rien n’incarne mieux la stratégie de propagande que le drapeau de l’État Islamique » (8), la puissance de l’étendard va encore au-delà. Ce n’est plus seulement un support de propagande mais bel et bien un logo associé à un produit, comme dans une campagne publicitaire. Au cours du vingtième siècle le régime nazi avait apposé sur son drapeau le svastika, un symbole du néolithique aux connotations bénéfiques. Qui en Occident, associerait aujourd’hui la croix gammée à la bonne fortune et à la chance ? De la même manière, l’État Islamique réussit le tour de force de s’approprier les symboles musulmans pour faire de son drapeau une marque.

Ainsi, grâce à la permanence de ces références affectives, historiques ou théologiques, l’État Islamique parvient à créer un sentiment fort, si ce n’est d’adhésion, au moins d’appartenance. En reprenant à son profit les attributs du « véritable islam », l’organisation s’inscrit dans la lignée illustre et inattaquable du prophète et de ses compagnons, et acquiert une légitimité incontestable. Parée de cette orthodoxie, il devient impossible à la communauté musulmane d’y rester insensible.

(1) « Un appel à la Hidjrah », *Dabiq*, n°3, Ramadan 1435, pp. 15-16.

(2) *Istok*, n°3, Safar 1437, p. 52.

(3) « Among the believers are men », *Rumiyah*, n°8, Rajab 1438, couverture.

(4) « The ruling on the belligerent Christians », *Rumiyah*, n°9, Sha’ban 1438, page 34.

(5) « The Flood », *op. cit.*, pp. 33-34.

(6) « Break the cross », *Dabiq*, n°15, Shawwal 1437, couverture et page 46.

(7) « The failed crusade », *Dabiq*, n°4, Dhul-Hijjah 1435, couverture.

(8) William McCants, *The ISIS Apocalypse: the history, Strategy and Doomsday Vision of the Islamic State*, St.Martin’s Press, 2015.



Un drapeau comme programme

Ce choix de drapeau pourrait passer pour l'entreprise de communication de quelques exaltés s'il n'y avait en toile de fond la stratégie globale de l'État Islamique. Très tôt, l'organisation annonce et formalise son programme dans ses différentes publications. Dès le premier numéro de *Dabiq*, elle expose en détail les étapes d'un projet où se mêlent politique et religion : « émigration, communauté, rejet du *taghût*, autonomisation, califat » (1). Pour entériner ces objectifs, Daesh en appelle à la tradition qui vient conforter ce discours. « Quant à moi, je vous ordonne cinq choses qu'Allah m'a ordonnées : le groupe (*al-jama'ah*), l'écoute et l'obéissance, la *hijrah* et le *jihâd* » rapporte un hadith (2). Par la suite, ce programme ne cessera d'être développé au fil des publications. De longs dossiers reviennent sur ces objectifs et indiquent les moyens pour y parvenir notamment grâce à la « méthodologie prophétique dans l'établissement de la religion mentionnée par le prophète » (3). Dans quelle mesure ce programme est-il annoncé par le drapeau ?

• Un califat au Levant, le modèle abbasside

La couleur dominante du drapeau n'est pas le vert du paradis promis (4) mais le noir, ce qui comme nous l'avons évoqué, apparaît comme une référence affichée à la bannière du prophète reprise plus tard par la dynastie des Abbassides (750-1258). « Les khalifes abbassides se réservaient l'usage de drapeaux noirs, couleur qu'ils avaient adoptée pour marquer la douleur que le martyr de leurs parents, les descendants de Hachem, leur causait encore, et pour menacer les Omeyyades, dont ces malheureux avaient été les victimes. De là on désigna les Abbassides par le titre de *Moswedda* (les noirs) » (5).

Pour comprendre la volonté de mimétisme avec les Abbassides, il faut examiner la situation politico-religieuse de cette époque ancienne. Les concordances avec les projets actuels de l'État Islamique sont alors manifestes. En effet, à la moitié du huitième siècle de l'ère chrétienne, lorsqu'Abû al-'Abbâs entreprend de faire chuter la dynastie des Omeyyades, il entend « restaurer l'autorité religieuse du califat, étouffée par l'importance des fonctions politiques. [Les Abbassides], légitimés par leur parenté avec le Prophète, se présentent comme une dynastie pieuse et juste » (6). La prise du pouvoir se fait par la force, au terme de violents combats avec en perpétuelle toile de fond la volonté d'Abû al-'Abbâs al Saffâh de revenir à un islam pur. En 762, Bagdad devient le centre de l'islam et la capitale d'un empire considérable. Les premières années, notamment sous le règne d'Haroun al-Râshid aux environs de l'an 800, furent une période de prospérité, de propagation de la langue arabe et de rayonnement de l'islam bien au-delà des frontières du monde musulman. Cette expansion spectaculaire et cette puissance sont autant de regrets qui, aux yeux de beaucoup de musulmans sunnites, ne sauront être apaisés qu'au sein d'un califat

(1) « The return of Khilafah », *op. cit.*

(2) Ahmad ibn Hanbal, *al Musnad*, hadith n° 17170 rapporté par al-Hârith al Ach'ari.

(3) « La France à genoux », *Dar-el-Islam*, n°7, Safar 1437, p. 6.

(4) Coran, Sourate 18, al-Kahf, verset 31, Coran, Sourate 76, al-Insan, verset 21.

(5) Ibn Khaldun, *Les Prolégomènes*, *op. cit.*

(6) Tatiana Pignon, *Etat abbasside (750-945) : l'empire de l'islam à son apogée ?* », *Les clés du Moyen-Orient*, 25 avril 2012.



retrouvé. Mais l'enjeu n'est pas uniquement du registre sentimental. En effet, selon la tradition musulmane, seul le chef de la communauté, c'est-à-dire le calife, peut déclarer le *jihâd* offensif. Ainsi, la renaissance d'un califat se révèle d'autant plus cruciale qu'elle permet légalement de recourir à la force.

La nostalgie de cet âge d'or révolu est alors un levier incontournable pour servir les ambitions de l'État Islamique. Afin de faire vibrer cette corde sensible, et de rappeler les caractéristiques du modèle abbasside, le drapeau ne cesse d'en raviver les spécificités. D'un point de vue graphique par exemple, la calligraphie coufique employée est significative. Ce style particulier et rudimentaire, né dans la ville de Koufa en Iraq est décrit comme une « écriture arabe aux lettres anguleuses réservée aux corans entre le VIII^{ème} et le X^{ème} siècle » (1). C'est donc une calligraphie noble, utilisée dans un cadre sacré ou ornemental. On lui préfère parfois le nom « écriture abbasside ancienne » (2) et elle sera utilisée jusqu'au dixième siècle avant d'être progressivement supplantée par une graphie plus élancée, plus cursive et surtout plus rapide à tracer pour les copistes. Mais, encore aujourd'hui, elle demeure associée à l'Iraq où elle naquit et au règne des Abbassides sous lequel elle fut développée.

L'implantation géographique ne doit rien non plus au hasard. « Le cœur du foyer des croyants sera [...] le Châm », indique un hadith cité dans la revue *Dar-el-Islam* (3). Ce sera donc sur ce territoire que s'implantera le califat. Ce tropisme explique pourquoi la ville de Raqqa en Syrie a été choisie comme capitale de l'État Islamique. Avec ses fortifications circulaires, elle est construite sur le modèle de Bagdad et présentait un intérêt hautement stratégique du temps des Abbassides. C'était en effet le dernier bastion susceptible d'empêcher les Byzantins d'atteindre Bagdad. En raison de l'importance du lieu, le calife Haroun al-Râshid en avait d'ailleurs fait sa résidence d'été puis sa seconde capitale. Ainsi, comme pour Abû al-'Abbâs al Saffâh en son temps, la région du Levant occupe une place centrale dans le projet de Daesh.

A sa création en 2006, l'organisation prend sciemment le nom d'« État Islamique en Iraq » puis devient « État Islamique en Iraq et au Levant » en 2013. La référence est explicite. Ce n'est finalement qu'assez récemment, en juin 2014, que s'impose l'appellation courte d'« État Islamique ». La même volonté d'imitation sous-tend le choix des noms de guerre des combattants et de nombreuses *nisbas* en témoignent (4). Alors qu'il est né à Samara, le calife auto-proclamé se fait appeler Abu Bakr al-Baghdadi, c'est-à-dire « le bagdadien », en référence à la capitale abbasside. De la même manière, le nom al-Shami – qui vient du Châm –, se révèle très prisé par les soldats de Daesh.

Au-delà des terminologies adoptées, l'État Islamique entend marquer son territoire de manière visible. Il faut que son drapeau règne physiquement au-dessus des terres du Châm. Pour ce faire, Daesh utilise et diffuse largement des images de son étendard, ostensiblement planté le long des routes de cette région ou sur les ponts notamment dans la région de Mossoul (5).

Comme pour reproduire, près de treize siècles après, les ambitions abbassides, l'objectif reste de devenir « l'accoucheur du nouvel âge de l'islam » (6) en faisant de cette région le centre d'un islam pur, non dévoyé et dont l'idéologie rayonnerait à travers le monde.



(1) Marie-Geneviève Guesdon et Annie Vernay-Nouri, *L'Art du livre arabe. Du manuscrit au livre d'artiste*, catalogue d'exposition, Bibliothèque nationale de France, 2001.

(2) François Deroche, *Le Coran*, PUF, coll. « Que sais-je ? », n°1245.

(3) Ahmad ibn Hanbal, *al Musnad*, hadith n° 16965. Cité dans « La France à genoux », *op. cit.*, p. 11.

(4) Partie du nom arabe qui indique l'origine territoriale ou ethnique.

(5) « The return of Khilafah », *op. cit.*, p. 18.

(6) Joby Warrick, *Sous le drapeau noir, Enquête sur Daesh*, Cherche Midi, 2016.

• Émigration et communauté unifiée

Selon le dictionnaire Larousse, l'étendard se définit comme le « symbole d'une cause pour laquelle on combat, [un] signe de ralliement. » Lorsqu'il est porté haut, le drapeau est ainsi l'objet que fixe le regard, qui attire et qui rassemble autour de lui. La bannière de Daesh ne fait pas exception et sert la consolidation du triptyque « émigration (*hijrah*), communauté (*jama'ah*), califat (*khalifah*) ».

La pérennité du projet d'al-Baghdadi suppose que des musulmans acquis à sa cause s'installent sur un territoire déterminé, en l'espèce le Châm. De cette émigration des musulmans vers le Levant découle en effet la reconstitution d'une communauté de croyants unie, la *jama'ah*. Pour donner davantage de force à son propos, l'État Islamique s'appuie sur la tradition et rappelle bien qu'en son temps, « le messenger d'Allah émigra ensuite, laissant derrière lui la terre qu'il aimait le plus afin de se séparer des idolâtres et d'établir une terre d'Islam gouvernée par la loi d'Allah et dans laquelle se rassemblent tous les musulmans » (1). A l'image du prophète quittant La Mecque en 622 pour rejoindre Médine, chacun est appelé à rejoindre le Châm.

Pour reconstituer la communauté, l'important reste de recruter. Pour cela, la bannière devient outil. Les mises en scène du drapeau ont alors pour fonction de persuader le plus grand nombre de quitter les terres mécréantes afin de rejoindre les terres islamisées du *dar-al-islam* et du califat nouvellement proclamé, « seul endroit du monde où la loi d'Allah est appliquée » (2). Pour cela, il faut tout d'abord rappeler que l'*hijrah* et la *jama'ah* relèvent du devoir de chaque musulman, mais aussi rassurer en montrant des images de fidèles heureux d'avoir accompli cette démarche. Ici, c'est une photo d'hommes joignant fraternellement leurs mains qui porte la légende « Il y a tellement de bien dans la *jama'ah* », ailleurs ce sont des kurdes qui prêtent allégeance sur fond de drapeau ou encore une image intitulée « Élever son enfant dans le califat est une bénédiction » (3). Les images de l'étendard porté par des convertis ou des musulmans « factionnalistes » les ayant rejoints (4) ne poursuivent pas d'autres buts que d'inciter chacun à abandonner ses vieilles croyances pour rejoindre le califat fantasmé.

Quant à l'unité de la communauté, elle a toujours constitué un élément essentiel et, à son époque, Muhammad mettait déjà en garde contre les dangers de la division. Des hadiths rapportent que « celui qui a désobéi, qui s'est séparé de la communauté et qui meurt, mourra dans l'ignorance de la *Jahiliyyah* » (5). Depuis, les musulmans connaissent la valeur de cette notion habilement récupérée par l'État Islamique qui, dès 2007, appelle à « rassembler les croyants sous une unique bannière » (6). Depuis la naissance de son projet, Daesh a ainsi fait de l'émigration et de l'unité de la communauté les piliers essentiels de sa stratégie si bien qu'il n'est pas étonnant que le drapeau serve aussi cet axe. Celui-ci est donc bel et bien le garant du ralliement et de l'unité comme le martèle la revue *Dabiq*: « Leurs sang se sont mêlés et n'ont fait qu'un, sous un unique drapeau et un seul objectif [...] » (7). En représentant les musulmans unis sous son ombre, l'étendard noir et blanc est ainsi à lui seul un support de recrutement et une invitation à venir gonfler les rangs de l'organisation et accroître le poids du califat.

(1) « La France à genoux », *op. cit.*, p. 9.

(2) « La destruction des idoles », *Dar-el-Islam*, n°3, Joumâda-l-Âkhir 1436, p. 2.

(3) *Rumiyah*, n°2, Muharram 1438, p. 20. « Remaining and expanding », *op. cit.*, p. 14. Et *Rumiyah*, n°2, *op. cit.*, p. 16.

(4) « From hypocrisy to apostasy », *Dabiq*, n°7, Rabi' al-Akhir 1436, pp. 38-39.

(5) Sunan an-Nasa'i, Book 37, *The Book of Fighting [The Prohibition of Bloodshed]*, Hadith n°149.

(6) « A propos de la naissance de l'État Islamique », agence Al Fajr Media, 7 janvier 2007.

(7) « The return of Khilafah », *op. cit.*, p. 7 et « Shari'ah alone will rule Africa », *Dabiq*, n°8, Jumada al-Akhira 1436, p. 4.



• Programme religieux

Fort d'une communauté et d'un territoire, l'État Islamique donne également à ses objectifs une dimension religieuse. Les références à l'orthodoxie de leur foi sont nombreuses et le drapeau figure souvent en arrière-plan de scènes de piété : à côté d'hommes qui égorgent les moutons du ramadan ou qui prient avec ferveur dans les mosquées (1). Il symbolise alors la communauté des croyants unie dans le respect des obligations musulmanes.

L'unicité de Dieu • La foi musulmane repose sur différents piliers dont le plus important est l'affirmation de l'unicité de Dieu, le *tawhid*. Celui-ci fait l'objet de versets connus de tous les croyants : « Dis : Il est Allah, Unique » (CXII, 1-4). Comme pour s'approprier ce « monothéisme pur », Daesh en fait figurer l'expression sur son drapeau. La *shahâda* – « il n'y a de dieu qu'Allah » – y apparaît en bonne place et de manière explicite si bien que l'étendard est fréquemment appelé *rayat al tawhid*, drapeau de l'unicité (2).

Le respect du *tawhid* ne peut s'exercer qu'en se détournant de son contraire, le *taghût*, c'est-à-dire en se débarrassant de tout ce qui se réfère à une autre loi que la loi coranique, et qui conduit à l'adoration d'objets ou de personnes autres qu'Allah. Les sanctuaires et les amulettes, mais aussi les philosophies ou les doctrines politiques, les richesses matérielles, les faux gouvernants et leurs lois humaines sont autant d'idoles à détruire. En s'appropriant le *tawhid*, le drapeau noir porte donc ce rejet du *taghût* et annonce de manière claire les destructions perpétrées par Daesh.

Ce sont des édifices physiques tout d'abord qui en sont la cible, soit parce qu'ils sont des signes de l'époque préislamique et de la *Jahiliyyah* (cité antique de Palmyre, ancienne ville mésopotamienne de Nimroud, etc.), soit parce qu'ils représentent la mécréance des croisés (monastère syriaque orthodoxe Dair Mar Elia de Mossoul, église verte de Tikrit, etc.) ou l'islam dévoyé tel que le soufisme ou le chiisme (sanctuaires soufis en Lybie, mosquée chiite abritant la tombe de Jonas à Mossoul, etc.). Ce sont également des lieux considérés par les islamistes comme décadents qui sont la cible de leurs attaques comme par exemple « le Bataclan où étaient rassemblés des centaines d'idolâtres dans une fête de perversité » (3).

Mais dans son combat contre le *taghût*, l'État Islamique ne s'en tient pas aux destructions de monuments. En effet, les structures humaines immatérielles font elles aussi partie de leurs cibles dès lors qu'elles contreviennent aux prescriptions divines. Sont notamment visées les démocraties qui, parce qu'elles « donnent le droit de légiférer au peuple, sont des idolâtres » ainsi que ceux qui obéissent à ce système tels que « les gouverneurs *Tawâghîts* (partisans du *taghût*, NdIA) apostats qui légifèrent et changent la loi d'Allah et les partisans du *Tâghûts* (policiers, militaires, savants et mouftis) qui l'aident à appliquer sa loi de mécréance sur la terre » (4).

Les organismes islamiques ne sont pas non plus épargnés et l'État Islamique n'a de cesse de dénoncer la compromission de structures telles que la Confrérie des Frères Musulmans ou l'Organisation de la Coopération Islamique ainsi que des États musulmans dont aucun ne trouve grâce à ses yeux. Jugées trop



(1) « The Flood », *op. cit.*, pp. 35 et 36.

(2) « Un appel à la Hidjrah », *op. cit.*, p. 15.

(3) « La France à genoux », *op. cit.*, p. 3.

(4) « L'État Islamique étend son territoire », *Dar-el-Islam*, n°1, Rabi' al-awwal 1436, p. 5.

bassement attachées à des considérations humaines et politiques, ces entités sont elles aussi considérées comme œuvrant contre le *tawhid*. Leur sont enfin reprochées leurs complicités avec les États occidentaux qui font d'eux des apostats, au même titre que les infidèles, et les exposent donc aux mêmes attaques. Une couverture de *Dabiq* dénonce explicitement ces connivences en représentant, côte à côte, dirigeants arabo-musulmans et occidentaux sur fond de bannières bariolées (1).

Il est vrai que les étendards de tous les États du Proche et Moyen-Orient sont flanqués des couleurs panarabes (vert, rouge, blanc, noir). Beaucoup d'entre eux ont été adoptés après la Grande Révolte Arabe de 1916 et la partition de la région par les occidentaux. L'État Islamique assimile ces drapeaux aux compromissions des musulmans ayant cédé à la tentation nationaliste et les qualifie de « drapeau des deux croisés, Sykes et Picot » (2).

Une fois encore, ce sont les caractéristiques du drapeau qui témoignent de la fracture idéologique. Celui de Daesh se distingue tout d'abord par son format carré alors que la majorité des drapeaux du monde est rectangulaire. Il est ensuite d'une grande simplicité qui tranche avec les étendards souvent élaborés et toujours colorés qu'arborent les États musulmans. Et c'est tout particulièrement vis-à-vis de ces « gouvernements apostats prétendument sunnites » que l'État Islamique entend se singulariser (3). À côté de ces bannières colorées, la sobriété du *rayat al tawhid* est un moyen efficace de creuser l'écart : se détenteurs peuvent ainsi légitimement prétendre à la défense exclusive de l'unicité de Dieu, loin des accommodements humains.

Le *jihâd* mondial • Outre la défense explicite du *tawhid*, l'inscription de la *shahâda* sur le drapeau porte une autre dimension du projet religieux. Dans les épisodes importants de la vie d'un musulman, tels que les prières quotidiennes ou la conversion à l'islam, la profession de foi débute traditionnellement par les termes أشهد أن (ašhadu an, je crois que, j'atteste que). Cela permet d'indiquer l'adhésion personnelle et le témoignage intimement consenti d'une foi à laquelle le musulman accepte de se soumettre. Sur l'étendard de l'État Islamique – tout comme sur le drapeau de l'Arabie Saoudite – cette formule initiale disparaît. L'organisation entreprend de gommer la dimension individuelle de la foi. « Il n'y a de Dieu qu'Allah et Muhammad est son prophète » n'est plus un témoignage personnel mais une affirmation qui s'impose à tous, un fait objectif incontestable. Daesh ne propose pas de croire ou d'adhérer mais de professer une évidence. Grâce à ce choix, la foi ne relève plus de chaque individu particulier mais acquiert une dimension collective à vocation universelle à laquelle chacun doit se plier. Pour y accéder, l'État Islamique doit convertir les mécréants à sa cause : c'est l'expansion au travers du *jihâd* offensif, jusqu'à atteindre l'hégémonie. La lutte ne sera achevée que lorsque la bannière flottera sur le monde entier.

Une fois encore, le programme est annoncé par le drapeau et la place centrale accordée au *jihâd* y figure. C'est la reproduction du motif du Sceau de Muhammad qui nous éclaire. Pour le prophète, cette bague servait à cacheter des missives adressées aux souverains du monde (Perse, Egypte, Byzance, etc.) Mais ces lettres n'avaient pas d'autres buts que de ramener infidèles et « égarés » (I, 7) vers l'islam. C'est ainsi que Cyrus le patriarche d'Alexandrie recevra le texte suivant : « Je t'appelle à l'islam pour que tu puisses trouver la paix, et Allah te donnera une double récompense. Si tu le rejettes, alors sur toi tombera le péché de tes concitoyens. » Si cette exhortation à la conversion n'aboutit pas, la force peut alors être employée. Ainsi, les lettres cachetées de Muhammad aux divers dirigeants ne connaissent que deux issues – le

-
- (1) « They plot and Allah plots », *Dabiq*, n°9, Sha'ban 1436, couverture.
- (2) « Shari'ah alone will rule Africa », *op. cit.*, p. 11.
- (3) « La destruction des idoles », *op. cit.*, p. 3.



ralliement à l'islam ou la mort –, si bien qu'en reprenant le symbole du Sceau, l'État Islamique s'inscrit dans cette lignée et rappelle qu'à défaut de conversion, ce sera la mort.

La dimension eschatologique • Enfin, le drapeau n'est plus uniquement le signe du retour du califat ou la guerre sainte mais c'est bien l'annonce d'un achèvement. La présence du sceau du prophète en est une illustration et c'est une fois encore, l'étymologie du mot qui renseigne sur la charge sémantique. Comme le souligne ibn Khaldun, « le mot *khatem* (cachet, sceau, bague) a diverses significations : il désigne l'objet qu'on porte sur le doigt et dont on se sert pour cacheter ; il signifie aussi l'achèvement d'une chose et son accomplissement ; ainsi l'expression, *j'ai mis le sceau à une chose*, signifie *je l'ai terminée...* sceller un document (*khatem*) implique l'idée de terminer ou d'achever, puisque, en le faisant, on rend la pièce valide et authentique. Par cette marque l'écrit s'achève, pour ainsi dire ; sans elle, il serait incomplet et sans valeur » (1). En faisant figurer le Sceau du prophète sur son étendard, Daesh s'inscrit dans une démarche très particulière à visée eschatologique. L'organisation ne s'en cache pas comme en témoigne cet extrait de *Dabiq* : « Le Messager d'Allah (sallallahu 'alayhi wa sallam) nous a informé des batailles qui vont se dérouler au Châm et dans ses environs, comme Al-Ghoûtah, Damas, Dâbiq (ou al-A'mâq), la rivière de l'Euphrate, Constantinople (l'actuel Istanbul), tout comme Baytou-I-Maqdis (Jérusalem), la porte de Lod, le lac Tibériade, le Jourdain, le Mont Sinaï et bien d'autres. Et il a relié ces terres bénites avec les événements de la fin des temps, comme le Mahdî, la sortie du *Dajjâl* et la descente du *Masih* » (2).

« Le rôle de l'étendard et de la bannière ne se limite pas à la vie d'ici-bas mais le sens exotérique des hadiths leur attribue aussi une utilité dans l'au-delà », prévient Daesh (3). Le passage dans l'autre monde et l'évocation des heures dernières sont ainsi des données centrales dans l'idéologie et le drapeau y est naturellement associé.

Comme nous l'avons vu, l'arrivée du drapeau noir accompagne celle du Mahdi, qui « n'est ni un prophète ni un inspiré, mais un chef de guerre spécialement missionné pour commander les Musulmans restés fidèles en cette ultime période de crise » (4). Les étapes du projet s'enchaînent une nouvelle fois de manière logique : le rétablissement du califat, le chef placé à sa tête, les combats contre les infidèles de toute nature, qui sont autant de signes annonciateurs des heures dernières. « Par la grâce d'Allah, cet État put subsister et même s'étendre sous l'autorité du calife Abû Bakr al-Baghdâdî jusqu'à atteindre la terre du Châm, le refuge des croyants lors des grandes batailles de la fin des temps accompagnées par la sortie du *Dajjâl* » (5). Par cette phrase, l'État Islamique confirme la finalité de son entreprise.

Il en va de même pour la prise de la ville de Dabiq, à la frontière syro-turque qui occupe une place centrale dans l'eschatologie puisque, selon la tradition musulmane, c'est là que se déroulera la scène la plus importante de l'apocalypse, l'ultime bataille entre chrétiens et musulmans. Bien qu'elle ne présente aucun intérêt stratégique ou militaire, elle fut l'une des premières villes conquises par l'État Islamique. Sa dimension symbolique conduit naturellement l'organisation à y mettre en scène sa bannière noire et blanche flottant au-dessus de la ville (6). Mais, comme le montre la couverture du quatrième numéro de la revue *Dabiq*, l'objectif reste de marcher sur Rome et Constantinople « de conquérir les deux villes et d'y



(1) Ibn Khaldun, *Les Prolégomènes*, op. cit., page 56.

(2) « Un appel à la Hidjah », op. cit., p. 9.

(3) *Le bien-fondé de la bannière en islam*, op. cit.

(4) Pierre Lory, « La fin de l'Histoire selon la tradition musulmane », *Les Cahiers de l'Islam*, 27 juillet 2013.

(5) « La France à genoux », op. cit., p. 11.

(6) « L'État Islamique étend son territoire », op. cit., p. 5.

hisser le drapeau du Califat » (1) comme le signe de l'accomplissement de la prophétie et de l'imminence du Jugement dernier. Cette instrumentalisation du drapeau au service de desseins apocalyptiques permet de compresser le temps : ainsi mis en scène, il fait coïncider les premiers temps de l'islam, l'époque présente et les heures dernières.

Au-delà de ces quelques éléments théologiques spécifiques, la simple vue du drapeau permet de déduire immédiatement la démarche religieuse de l'organisation puisqu'aucune autre inscription que la *shahâda* n'y apparaît. Alors que de nombreuses mouvances jihadistes (Front al-Nosra, Ansar al-Din, Jund al-Aqsa, etc.) plaquent sur leur fanion le nom de leur mouvement, Daesh opte pour une autre approche : pas de nom de groupe, absence d'indication géographique ou de revendication quelconque... En n'affichant rien de plus que la profession de foi musulmane, Daesh tient à se libérer des logiques purement politiques, humaines et limitées : la cause défendue est celle voulue par Dieu et atteint ainsi une dimension transcendante, perpétuelle et sans limite. Par ce biais, l'organisation indique que la mort du chef ne remet pas en cause la pérennité du mouvement puisque la cause dépasse l'individu.

« Un bon croquis vaut mieux qu'un long discours », disait Napoléon. L'adage trouve ici une excellente mise en pratique puisqu'il n'est pas besoin d'être théologien ou savant ou de consulter les longues publications pour saisir l'ampleur des ambitions de Daesh. Le modèle abbasside, la *hijrah* et la *jama'ah*, le *tawhid* et le désaveu du *taghût*, le califat retrouvé, l'universalité par le *jihâd*, la fin des temps... Les phases du projet s'imbriquent de manière cohérente. L'articulation entre les différentes étapes, qui fait l'objet de nombreux dossiers dans les publications de l'État Islamique, se résume en quelques lignes : « Il n'y a pas de vie sans *jihâd* et il n'y a pas de *jihâd* sans *hijrah* [...] Cette vie de *jihâd* n'est possible que si vous venez au califat » (2). Et en effet, tout figure déjà sur le drapeau qu'il suffit donc simplement de « lire ». De symbole, le drapeau devient programme.

•
(1) « The failed crusade », *op. cit.*, p. 35.
(2) « Un appel à la Hidjah », *op. cit.*, p. 31.



Un drapeau qui piège

Mais, outre la dimension symbolique et programmatique, un tel drapeau est un piège. Tout ce qu'il inclut, tout ce qu'il suggère, tout ce qu'il annonce fait de lui une arme redoutable contre quiconque entreprend de le combattre.

• Une force décuplée

Notons tout d'abord que l'emblème de Daesh n'est pas dépourvu de faiblesses et de contradictions à tel point que chaque élément soumis à une étude rigoureuse pourrait être remis en cause. Même le document de référence rédigé par l'État Islamique détaille, sans véritablement trancher, les différentes controverses qui entourent le drapeau (1). Sous la forme de batailles d'experts et à grands renforts de hadiths, il revient par exemple sur les querelles de terminologie. Les uns prétendent que « l'étendard n'est pas la bannière », tandis que « certains linguistes disent que l'étendard et la bannière sont synonymes et sont tous deux définis comme étant le drapeau de l'armée » (2). Plus loin, d'autres sujets de polémiques sont évoqués comme l'appellation qu'il convient de lui donner ou encore l'inscription qui y figure.

L'État Islamique le reconnaît lui-même, le choix d'un tel drapeau n'est pas sans ambiguïté et nombreux sont les éléments qui peuvent être l'objet d'équivoques. Parmi ces références à double tranchant, citons par exemple le noir qui, s'il est la couleur des Abbassides, est également une couleur chère aux cœurs des chiites.

Notons également que certains traditionnistes contredisent la lecture faite par Daesh, notamment sur la description du Sceau. Un hadith de Tirmidhi rapporte que « l'inscription gravée sur la bague de Rasulallah était "Muhammad Rasulallah", Muhammad se trouvait sur la première ligne, "Rasul" sur la seconde et "Dieu" sur la troisième » (3), c'est-à-dire l'ordre inverse de ce qui apparaît sur le drapeau. Arguant du fait que rien ni personne n'est au-dessus d'Allah, l'État Islamique considère que son nom ne peut figurer à une autre place qu'au sommet du motif. Mais, sous couvert d'un acte de piété et de respect du *tawhid*, Daesh dénature néanmoins l'inscription originelle. Mais surtout, la copie du Sceau fut explicitement interdite par Muhammad lui-même, comme le rapporte le recueil de Muslim : « D'après Anas Ibn Mâlik, le Prophète s'est fait faire une bague en argent (comme un cachet) en y gravant ces mots : "Muhammad est l'Envoyé de Dieu" et il dit aux gens : Je me suis fait une bague en argent en y gravant ces mots : "Muhammad est l'Envoyé de Dieu". Que personne ne fasse graver cette même inscription » (4). La récupération de ce symbole par l'État Islamique devient alors très discutable.

Quant à la dynastie abbasside érigée en modèle, elle n'a pas seulement œuvré pour le retour à un islam pur mais s'est aussi aventurée dans des voies plus progressistes. Durant ce califat par exemple, le

•

(1) *Le bien-fondé de la bannière en islam, op. cit.*

(2) *Ibid.*

(3) Abu `Isa Muhammad ibn `Isa at-TIRMIDHI, *al-Shamā'il al-Muhammadiyya, Les qualités et les nobles vertus du prophète Muhammad*, chapitre 11.

(4) *Sahih Muslim, Vêtements et parures*, n°3901.

rationalisme *mu'tazilite* fut instauré comme doctrine officielle à la cour, les confréries soufies se sont structurées et le souverain Al-Ma'mun a contribué à explorer, traduire et diffuser les savoirs d'autres civilisations (grecs, indiens, chinois...) via les Maisons de la Sagesse (*bayt al-hikma*). Il s'agit bien évidemment là d'axes violemment condamnés par l'État Islamique. Paradoxalement, les faiblesses et les contradictions du drapeau n'entament en rien la force spirituelle et psychologique qu'il dégage, qu'il communique à ses combattants et qui constitue le premier des pièges.

Depuis sa création, l'État Islamique a objectivement entrepris de mener une guerre contre tous ceux qui refusent de prêter allégeance au califat, c'est-à-dire la quasi-totalité du monde : « qu'ils soient chrétiens catholiques, protestants ou orthodoxes, qu'ils soient juifs orthodoxes, conservateurs ou progressifs, qu'ils soient bouddhistes, hindous ou sikhs, qu'ils soient capitalistes, communistes ou fascistes, ils sont en fin de compte alliés les uns des autres contre l'Islam et les musulmans » (1). Malgré leur infériorité en termes d'effectifs et de moyens, les combattants de Daesh conservent cependant la conviction d'être invulnérables jusqu'à proclamer que « la stratégie des croisés ne fonctionne pas parce que l'État Islamique est voué à rester. C'est un État qui impose la terreur contre les infidèles, le paganisme et les apostats. Et cela continuera jusqu'à ce que sa bannière flotte sur Constantinople et Rome » (2). Cette certitude se traduit également par le slogan adopté par les combattants. En scandant perpétuellement le mot « baqiya » (بقي, demeurer, rester) à chacune de leur intervention, ils martèlent leur vocation à se maintenir, persuadés que si les soldats d'aujourd'hui échouent, une autre génération s'en chargera.

Et la bannière renforce largement cette disposition d'esprit. D'une part, la dimension eschatologique portée par le drapeau noir permet aux stratèges de l'État Islamique de justifier tous les revers militaires qu'ils subissent. La tradition annonce très clairement que les combattants d'Allah essuieront de lourdes défaites lors des dernières batailles : « Puis la bataille s'engagera. Un tiers s'avouera vaincu ; plus jamais Allah ne leur pardonnera. Un tiers mourra ; ils seront les meilleurs martyrs aux yeux d'Allah. Et un tiers vaincra ; ils ne seront plus jamais éprouvés et ils conquerront Constantinople » (3). Dans cette logique, les pertes du califat n'ont aucune incidence sur la stratégie et le volontarisme des combattants. Au contraire, elles renforcent leur discours et confirment que la réalisation de la prophétie est en route. « Combien de fois une troupe peu nombreuse a, par la grâce d'Allah, vaincu une troupe très nombreuse » (II, 249). Forts de ce verset coranique, les combattants sont convaincus de leur victoire.

Par ailleurs, dans la culture musulmane, « l'étendard contient lui-même une part de puissance magique » (4). Aux yeux des guerriers du califat, cette force ne peut provenir que d'Allah. Tout comme Muhammad distinguait un de ses compagnons en nouant l'étendard à sa lance, les combattants de l'État Islamique se posent comme des élus qu'Allah aurait désignés pour porter le drapeau de l'islam véritable et défendre sa cause. Ils disposent de ce fait d'un appui sans pareil. Sans cette protection divine, comment expliquer que la coalition des plus grandes puissances occidentales ne parvienne pas à les anéantir ? A leurs yeux, le drapeau qu'ils défendent est l'instrument visible qu'Allah leur a confié pour accomplir leur mission. Dans ces conditions, rien ne peut les atteindre. Les combattants de l'État Islamique ne semblent pas obéir pas aux codes de ce monde. Il apparaît ainsi qu'ils puisent une part de leur vigueur et de leur résistance dans les plis de leur drapeau qui, par l'idéal religieux qu'il véhicule, les galvanise au point de leur transmettre une force sans égal.



(1) « La France à genoux », *op. cit.*, p. 25.

(2) « The Râfidah », *Dabiq*, n°13, Rabi'al-Akhir 1437, p. 47.

(3) Sahih Muslim, *La conquête de Constantinople, l'émergence du Dajjal et la descente d'Isa*, Livre 54, Chapitre 9.

(4) Maurice Gaudefroy-Demombynes, *Mahomet*, *op. cit.*



• Un piège pour tous

Le piège se révèle bien plus redoutable dès lors qu'il n'existe aucune riposte adaptée pour contrer cette idéologie. Selon le lien que les États entretiennent avec le fait religieux et la laïcité, selon le système politique en vigueur et l'imprégnation spirituelle des sociétés, les réactions des parties au conflit se manifestent de multiples façons. Mais, qu'elles proviennent du monde musulman comme de l'Occident, les réponses sont certes de natures différentes, mais toutes inefficaces, voire contre-productives ou dangereuses.

Afin de réagir contre l'État Islamique et les attentats perpétrés notamment sur le sol européen, les puissances occidentales ont élaboré des parades. Dans ces sociétés sécularisées, où les pages des guerres de religion sont bien lointaines, la dimension religieuse de cette guerre suscite l'incrédulité. Occultant la force théologique qui se dégage de cet étendard, de nombreux États – dont la France – ont purement et simplement criminalisé cette bannière, au même titre que le drapeau nazi. Elles ne peuvent en effet faire autrement que de condamner l'usage de « ces drapeaux de la haine [...] qui font l'apologie de mouvements terroristes qui tuent nos enfants, nos femmes, qui menacent notre pays et l'Europe, de la même façon qu'on ne tolérerait pas qu'un drapeau orné d'une croix gammée soit brandi dans Paris. [Pour cette raison], les messages de haine de ces porteurs de drapeaux, tombent sous le coup de l'article 4 sanctionnant l'apologie du terrorisme » (1). Mais comme la bannière ne comporte rien d'autre que des éléments de la tradition musulmane, cette décision revient à faire de la profession de foi musulmane un signe de propagande salafiste jihadiste, et du *tawhid*, essence de l'islam, un synonyme de terrorisme.

Pour la communauté musulmane, la juste réponse est également délicate à trouver. Dans la mesure où y sont inscrits le nom de Dieu ainsi que la *shahâda*, il leur devient interdit de lui porter atteinte et de le dégrader. Il est ici intéressant de noter que la même logique sous-tend l'attitude envers le drapeau saoudien qui, parce qu'il arbore lui aussi la profession de foi, « ne peut en aucun cas être mis en berne car, s'il l'était, le symbole même de l'islam le serait » (2). S'ils peuvent s'opposer aux agissements des jihadistes, ils ne peuvent rejeter leur drapeau qui n'est en soi pas répréhensible mais simplement musulman.

Le dilemme auquel ils sont confrontés s'est notamment présenté aux musulmans en 2014, à Beyrouth (3). Sur le modèle des défis lancés sur les réseaux sociaux, trois jeunes libanais ont entrepris de brûler le drapeau de l'État Islamique, ont mis en ligne les photos et les vidéos, et ont invité le plus grand nombre à les imiter. Le ministre libanais de la Justice de l'époque a très rapidement réagi en affirmant que brûler ce qui était frappé du principe sacré de l'islam relevait du sacrilège. A ce titre, il a appelé le procureur général du Liban à traduire en justice les personnes incriminées et à « leur infliger une peine des plus sévères » (4). C'est ainsi qu'un projet terroriste se voit porté par un étendard sacralisé et intouchable et que le monde musulman se trouve contraint d'en défendre l'emblème.

(1) Assemblée nationale, XI^{Ve} législature, Deuxième session extraordinaire de 2013-2014, Compte rendu, intégral, Deuxième séance du mercredi 17 septembre 2014, disponible sur <http://www.assemblee-nationale.fr/14/cr/2013-2014-extra2/20142012.asp>.

(2) Anne-Marie Delcambre, « Les islamistes saoudiens : le wahhabisme », Clio.fr, avril 2010.

(3) « Lebanon's Ice Bucket Challenge: Burn Islamic State Flag », *Haaretz*, 5 septembre 2014

(4) « Lebanese minister calls for ISIS flag burners to face trial », *Asharq Al-Awsat*, 31 août 2014.

• Un piège inextricable

Chacun des camps se trouve ainsi pris en otage par ce drapeau : les uns parce qu'ils n'ont d'autre option que de le condamner, les autres parce qu'ils en sont empêchés. Mais quelle qu'elle soit, la réaction se révèle inadaptée et, plus préoccupant, elle engendre de graves conséquences.

En dépit des nombreuses voix qui s'élèvent pour affirmer que l'État Islamique n'est pas l'islam, son drapeau et sa doctrine sont exclusivement issus de la tradition musulmane. Et, tant qu'aucune instance ne sera universellement reconnue comme voix de l'islam, les différentes interprétations qui seront faites des textes seront aussi recevables les unes que les autres. Aucun fondement objectif et incontestable ne permet de donner à une doctrine juridique ou théologique plus de valeur qu'à une autre. Qui est en mesure d'établir une hiérarchie entre les courants qui traversent l'islam, de valider celui-ci et de révoquer celui-là ? C'est pourquoi, la grille de lecture des textes musulmans élaborée par Daesh ne peut être proclamée illégitime.

Pour cette raison, la prestigieuse université égyptienne d'al-Azhar se trouve elle aussi dans une impasse. Dans l'entretien qu'il accorde au journal libanais al-Nahar, son plus haut représentant déclare qu'il lui est impossible d'accuser une personne d'apostasie tant que cette personne croit en Dieu, « même si elle a commis toutes les horreurs [et a donc affirmé] qu'il est impossible d'exclure Daesh, bien qu'il les juge comme des corrompus sur terre » (1). Dans la mesure où l'État Islamique professe sa foi en Allah et son prophète de manière explicite sur son drapeau, le grand imam se voit contraint d'adopter une position ambiguë : condamner les exactions perpétrées tout en se refusant à prononcer le *takfir* à l'encontre de ses membres et de ses emblèmes.

La réaction occidentale, quant à elle, nourrit involontairement le discours et la stratégie de l'organisation. Aux yeux de Daesh, si les plus purs symboles musulmans sont ainsi criminalisés, c'est à n'en point douter en raison d'une « haine de l'Islam et de la Charia » (2). « La France est habitée par une haine sourde et irrationnelle contre l'Islam et les musulmans qui l'a poussée à se mettre à la tête de la coalition contre le Califat », dénonce notamment la revue *Dar-el-Islam* (3). L'État Islamique entend ainsi convaincre d'un complot contre les musulmans qui, en tant que victimes, n'ont d'autres choix que de se défendre. « Vous, Américains et Européens, l'État Islamique n'a pas engagé une guerre contre vous, comme vos gouvernements et vos médias tentent de vous le faire croire. C'est vous qui avez commencé les violations à notre égard, vous méritez d'être punis pour cela et vous en paierez le prix fort » (4).

Il est intéressant de souligner que selon cette approche, la stratégie de Daesh n'est plus tout à fait la même. Alors que la restauration du califat était une étape nécessaire pour engager un *jihâd* offensif à l'appel du chef de la *Ummah*, elle n'est plus requise dans le cas du *jihâd* défensif. Il suffit que la communauté soit attaquée pour que la riposte devienne légitime. Ainsi, la chute du califat d'al-Baghdadi n'éteindra en aucune manière les aspirations belliqueuses des combattants de l'État Islamique. Quoi qu'il en soit, par la victimisation, c'est toute la rhétorique de légitimation des attentats qui se trouve ici posée.

•

(1) Docteur Ahmed al-Tayeb, cheikh d'al-Azhar, 12 août 2016.

(2) « La France à genoux », *op. cit.*, p. 4.

(3) « Qu'Allah maudisse la France », *Dar-el-Islam*, n°2, Rabi' ath-Thâni 1436, p. 4.

(4) « The failed crusade », *op. cit.*, p. 8.



Conclusion

Ce sont sans doute ses particularités qui procurent tant de force au drapeau de Daesh. Alors que ses apparences classiques lui permettent de fédérer autour de l'orthodoxie dont il se pare, il parvient également à se démarquer, notamment des autres mouvances musulmanes.

Si le drapeau suscite des réactions contrastées, il présente surtout la particularité de ne laisser personne indifférent et contraint chacun de choisir son camp. « La *hijrah* est un évènement fondateur de l'Islam car elle divisa le monde en deux parties ; le terre d'Islam où les lois de l'Islam prévalent et gouvernent, et la terre de mécréance et de guerre que le musulman est obligé de quitter par la *hijrah* et de conquérir par le *jihâd* » (1). Daesh travaille donc à établir une partition bipolaire du monde, ce que confirment les déclarations d'Abu Musab al-Zarqawi : « Il n'y a que deux camps, le camp de la vérité et de ses partisans, et le camp du mensonge et de ses factions. Donc choisissez un des deux camps » (2).

La vision manichéenne de l'État Islamique est ici directement liée à la dimension millénariste de leur entreprise : « le monde est divisé en deux camps, l'un pour les pieux, l'autre pour les mécréants, dans l'attente du *malhamah* [Armageddon] final », rappelle l'organisation (3). Et, convaincus d'être les seuls à défendre l'islam véritable qui conduit au paradis promis, persuadés que l'apocalypse passe par eux, les combattants de Daesh se sentent investis de la responsabilité de séparer le bon grain de l'ivraie par tous les moyens avant le Jugement dernier. Il s'agit d'expurger le monde de ce qui est étranger au Coran et à la tradition. Cette ultime mission à accomplir avant la fin des temps détermine le salut des âmes et revêt ainsi une dimension quasi-salvifique : ceux qui rejoindront leurs rangs seront sauvés tandis que les autres périront dans le feu de l'enfer. Charge à eux d'en effectuer le tri.

La bannière est alors un élément central qui doit s'envisager comme un arbitre. Avec ou contre, tel est le choix qui s'impose non seulement au monde mais également au divin. Longtemps porte-parole de l'État Islamique, le cheikh Abu Muhammad al-Adnani adressait cette supplication : « Ô Allah, si c'est une terre de mécréants, [...] abats son drapeau [...] et si c'est une terre d'islam, soutiens-le » (4). Car si les combattants de l'État Islamique sont comme ils l'affirment des instruments entre les mains d'Allah pour préparer la venue du messie annoncée, ils espèrent fermement en son appui. Sur le principe de l'ordalie, Allah est en quelque sorte invité à prendre position de manière visible et incontestable en faveur du drapeau noir.

Dans cette approche binaire, il n'y a effectivement pas de place pour les tièdes et il ne peut y avoir que deux camps qu'il s'agit de délimiter. L'objectif est alors d'éradiquer l'entre-deux, la zone grise. Ce n'est donc plus uniquement d'une lutte contre un bloc euro-atlantique dont il s'agit mais de la destruction d'une zone beaucoup plus large. « Dans le passé, la zone grise comprenait les hypocrites, les innovateurs déviants et les déserteurs du *jihâd*. Depuis le Califat, la zone grise inclut également les musulmans indépendants ou neutres qui refusent de rallier le Califat » (5). Dès lors, le *jihâd* s'étend aux sphères dites modérées de l'islam, aux lieux de coexistence et de mixité entre musulmans et non-musulmans. Croyants ou non, qui n'est pas pleinement avec eux, est contre eux.



(1) « La France à genoux », *op. cit.*, p. 10.

(2) « Un appel à la Hijrah », *op. cit.*, p. 12.

(3) « The failed crusade », *op. cit.*, p. 44.

(4) « The Flood », *op. cit.*, p. 20.

(5) « From hypocrisy to apostasy », *op. cit.*, p. 55.



Daesh dépense une énergie considérable à marteler ce message jusqu'à consacrer la une d'un des numéros de *Dabiq* à l'éradication de cette zone grise et donc à en faire une des clefs de voûte de son projet (1). L'objectif ultime est bien qu'au jour de l'apocalypse, le gris ait disparu de la surface de la terre pour ne laisser subsister que le noir et le blanc du drapeau.

•
(1) *Ibid.*, couverture.

Nos publications

- Vivre l'Europe
- Enjeux internationaux
- Immigration et intégration
- Société et culture
- Économie et compétitivité
- Institutions et vie politique

- Politique française dans le golfe Arabo-persique : une nécessaire clarification** • Jean-Sylvestre Mongrenier, mars 2019
- Les origines économiques du mouvement des « gilets jaunes »** • Sébastien Laye, mars 2019
- Menace jihadiste : les États du golfe de Guinée au pied du mur** • Antonin Tisseron, disponible en anglais, mars 2019
- La démocratie en circuit court. Plaidoyer pour la réforme de l'État, la décentralisation et le RIP local** • Jean-Thomas Lesueur, février 2019
- Pour une école de la liberté et des responsabilités** • Rapport, février 2019
- La Chine e(s)t le monde. Essai sur la sino-mondialisation** • E. Dubois de Prisque et S. Boisseau du Rocher, éditions Odile Jacob, 2019
- Nigéria, les défis d'une puissance fragile mais incontournable** • David Vigneron, disponible en anglais, janvier 2019
- Les migrations de masse, le droit international et le « Pacte mondial » de l'ONU** • Jean-Thomas Lesueur, décembre 2018
- Intelligence artificielle et santé : 10 propositions anti-brouillard pour régulation éclairée** • Cyrille Dalmont, novembre 2018
- 2008-2018 : a-t-on retenu les leçons de la crise financière ?** • Sébastien Laye, septembre 2018
- Chine-Afrique : au-delà des intérêts économiques, l'indifférence réciproque** • Emmanuel Dubois de Prisque, septembre 2018
- Stabiliser le Moyen-Orient : acteurs, menaces, stratégies** • Jean-Sylvestre Mongrenier, disponible en anglais, juillet 2018
- La Pologne, acteur géostratégique émergent et puissance européenne** • Jean-Sylvestre Mongrenier, juin 2018
- Quelle politique migratoire pour la France ?** • Jean-Thomas Lesueur, mai 2018
- L'accord nucléaire iranien, la stratégie américaine et les illusions européennes** • Jean-Sylvestre Mongrenier, mai 2018
- Péril sur l'électricité belge** • Jean-Pierre Schaeken Willemaers, Bruxelles, Texquis, 2018
- Formation professionnelle : 6 propositions pour aller plus loin** • Michel Fourmy, avril 2018
- EU-Russia: Specific Co-operations or Global Partnership?** • Jean-Pierre Schaeken Willemaers, avril 2018
- La France a-t-elle besoin d'un deuxième porte-avions ?** • Jean-Sylvestre Mongrenier, 2^e édition, avril 2018
- Brexit : quelles conséquences pour la puissance britannique ?** • Pierre-Alain Coffinier, disponible en anglais, avril 2018
- Le modèle scandinave est-il bon pour la France ?** • Sébastien Laye, février 2018
- Coopération structurée permanente : un étroit chemin vers une défense européenne** • Jean-Sylvestre Mongrenier, décembre 2017
- Stratégie américaine au Sahel : vers un tournant décisif ?** • Jérôme Pigné, novembre 2017
- XIXe congrès du Parti communiste chinois : le triomphe de la religion politique chinoise** • E. Dubois de Prisque, octobre 2017
- Revue stratégique : une « France forte » mais avec quels moyens ?** • Jean-Sylvestre Mongrenier, octobre 2017
- Macron et l'Europe : un volontarisme sans dessein ni méthode** • Jean-Sylvestre Mongrenier, septembre 2017
- L'utopie du tout renouvelable** • Jean-Pierre Schaeken Willemaers, Bruxelles, éditions de l'Académie royale de Belgique, 2017
- Les cinq scénarios du Brexit** • Pierre-Alain Coffinier, juillet 2017
- Gaullo-mitterrandisme ou néo-conservatisme : quelle diplomatie pour la France ?** • Jean-Sylvestre Mongrenier, juin 2017
- Législatives 2017 : les failles du programme économique de la « République en marche ! »** • Sébastien Laye, juin 2017
- L'Asie du Sud-Est et la tentation autoritaire : l'impact du modèle chinois** • Emmanuel Dubois de Prisque et Sophie Boisseau du Rocher, disponible en anglais, juin 2017
- Élections présidentielles 2017 : le comparateur de programmes** • En partenariat avec *Le Figaro*, février-mai 2017
- Les Européens : combien de divisions ?** • Note de Benchmarking, mai 2017
- Refonder la politique de lutte contre la pauvreté** • Rapport, avril 2017
- La France a-t-elle besoin d'un deuxième porte-avions ?** • Jean-Sylvestre Mongrenier, avril 2017
- Refonder la politique du handicap** • Cyrille Dalmont et Charles de Boissezon, mars 2017
- Pérenniser et développer les fondations en France** • Xavier Delsol, mars 2017
- Propositions pour refonder la politique migratoire française** • Jean-Thomas Lesueur, janvier 2017
- Réformer l'État pour gouverner la France** • Rapport, novembre 2016
- Pourquoi l'UE ne doit pas accorder le statut d'économie de marché à la Chine** • Emmanuel Dubois de Prisque, novembre 2016
- Primaire à droite : le comparateur de programmes** • En partenariat avec *Le Figaro*, octobre-novembre 2016
- L'enfant oublié. Propositions pour la famille de demain** • Elizabeth Montfort (dir.), Paris, éditions du Cerf, 2016
- Territoires et financement des entreprises** • Sébastien Laye, octobre 2016
- Chômage : le vrai bilan du quinquennat** • Edouard Michon, octobre 2016
- Le sommet de Bratislava et les défis géopolitiques de l'Europe** • Jean-Sylvestre Mongrenier, septembre 2016
- Réseaux électriques en Europe : quelles mutations ?** • Jean-Pierre Schaeken Willemaers, septembre 2016
- A quoi sert le G5 Sahel ?** • Antonin Tisseron, disponible en anglais, juillet 2016
- Loi Sapin 2 : un affaiblissement des intérêts des entreprises françaises** • Sébastien Laye, juillet 2016
- Existe-t-il un multiculturalisme à la française ?** • Note, juillet 2016
- Le « Brexit », l'Europe et le patriotisme de civilisation** • Jean-Sylvestre Mongrenier, juin 2016
- Le gaz de schiste américain et la sécurité énergétique de l'Europe** • Jean-Sylvestre Mongrenier, juin 2016

En partenariat avec
www.géoculture.org



Paris

8, rue Monsigny, F-75 002 Paris
Tel : +33 (0)1 49 49 03 30

Bruxelles

Avenue Walkiers, 45, B-1160 Bruxelles
Tel : +32 (0)2 374 23 13

www.institut-thomas-more.org

info@institut-thomas-more.org

Ce document est la propriété de l'Institut Thomas More asbl. Les propos et opinions exprimés dans ce document n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Sa reproduction, partielle ou totale, est autorisée à deux conditions : obtenir l'accord formel de l'Institut Thomas More asbl et en faire apparaître lisiblement sa provenance.

© Institut Thomas More asbl, mars 2019

